

Le combat de Calogrenant

Je quittai le rustre dès qu'il m'eut indiqué le chemin. L'heure de tierce¹ était peut-être passée et midi approchait quand j'aperçus l'arbre et la fontaine. Pour l'arbre, je sais bien, en vérité, que c'était le plus beau pin jamais poussé sur terre. Je ne crois pas qu'il plût un jour assez violemment pour qu'une seule goutte parvînt à le traverser, mais la pluie glissait sur lui. Je vis pendre à l'arbre le bassin taillé dans l'or le plus pur qu'on ait jamais vendu lors d'une foire. Pour la fontaine, croyez-moi, elle était en ébullition comme de l'eau bouillante. Le perron était taillé dans une émeraude percée comme une outre² et reposait sur quatre rubis plus flamboyants et plus vermeils³ que le soleil à son lever, quand il paraît à l'orient. Jamais, en toute conscience, je ne vous mentirai d'un seul mot ! Il me plut de voir le prodige constitué par la tempête et l'orage, mais je m'en tins pour fou⁴ : j'y aurais volontiers renoncé, si j'avais pu, dès l'instant où j'eus arrosé d'eau puisée au bassin le perron percé. J'en versai trop, je le crains, car je vis les cieux si déchaînés que de plus de cent côtés, les éclairs frappaient mes yeux et que des nues⁵ tombaient pêle-mêle pluie, neige et grêle.

L'orage fut si furieux et si violent que je crus mille fois mourir à cause de la foudre qui s'abattait autour de moi et des arbres déracinés. Je restai terrifié, sachez-le, jusqu'au retour du calme, mais Dieu me rasséréna⁶ bientôt, car la tourmente ne dura guère et les vents retombèrent. Dès qu'il le voulut, ils n'osèrent plus souffler. Quand je vis l'air clair et pur, je retrouvai joie et confiance, car la joie, si du moins je sais ce que c'est, fait oublier tout désagrément. Avant même la fin de la tempête, je vis s'amasser sur le pin tant d'oiseaux – si on veut bien le croire – qu'il ne semblait y avoir branche ni feuille qui n'en fût entièrement recouverte, et l'arbre n'en était que plus beau. Les chants

des oiseaux étaient si doux qu'ils s'harmonisaient à la perfection, mais
chacun chantait différemment : jamais je n'entendis l'un pousser la
30 même mélodie que l'autre. Leur joie me ravit et je les écoutai jusqu'à la
fin de leur office, car je n'avais encore jamais perçu de chants si joyeux
et jamais personne, je crois, n'en entendra de tels, à moins d'aller
écouter ceux qui m'emplirent d'un plaisir si intense que je crus en perdre
la raison. À force de demeurer là, je finis par entendre venir des
35 chevaliers, à ce qu'il semblait ; j'étais persuadé qu'ils étaient dix, tant
l'unique chevalier qui s'approchait produisait de vacarme et de tumulte.

En le voyant venir seul, je resserrai à l'instant les sangles de mon
cheval et me pressai d'y monter. Quant à lui, il fondit plein de rage sur
moi, avec plus de vélocité⁷ qu'un aigle et l'air plus féroce qu'un lion.
40 D'une voix aussi forte que possible, il commença à me défier en ces
termes :

« Vassal⁸, vous m'avez gravement offensé sans même m'avoir
défié⁹ ! Vous auriez dû m'adresser votre défi, si vous aviez possédé la
moindre sagesse, ou du moins vous enquérir du droit¹⁰, avant d'ouvrir les
45 hostilités contre moi. Mais si je puis¹¹, triste sire, le mal causé par ce
dommage trop flagrant¹² retombera sur vous ! J'en ai pour garant¹³ ma
forêt abattue tout autour de moi.

« Celui qui est frappé se plaint à raison. Et j'ai tout lieu¹⁴ de le
faire, car vous m'avez chassé de ma demeure par la foudre et la pluie.
50 Vous m'avez causé un grand tort – maudit soit celui qui s'en réjouit ! –,
car vous avez porté une telle attaque contre mes bois et ma citadelle,
rendant inutile la protection des hauts murs et des puissantes tours,
que personne n'a pu trouver d'abri dans une forteresse, qu'elle fût en
bois ou en pierres. Mais sachez bien que désormais, vous n'obtiendrez
55 de moi ni trêve¹⁵, ni réconciliation ! »

À ces mots, nous nous lançâmes à l'attaque ; nous passâmes nos écus¹⁶ à nos bras et chacun se couvrit du sien. Le chevalier possédait un cheval vigoureux, une lance robuste, et il me dépassait certainement de toute sa tête. Ainsi étais-je en bien mauvaise posture, car j'étais plus
60 petit que lui et sa monture¹⁷ meilleure que la mienne. Je vous dis l'exacte vérité, sachez-le, pour atténuer mon déshonneur. Je lui portai le coup le plus violent possible, sans la moindre hésitation. Je l'atteignis sur la boucle de l'écu et j'y employai tant de force que ma lance vola en éclats. La sienne resta intacte, car loin d'être légère, elle pesait plus, à mon
65 avis, qu'aucune lance de chevalier et je n'en avais jamais vu de si grosse. Il me frappa à son tour avec une telle rudesse qu'il me jeta à terre de tout mon long, par-dessus la croupe¹⁸ de mon cheval, et me laissa honteux et vaincu, mais personne ne fut là pour le voir. Il s'empara de ma monture¹⁹, puis m'abandonna et retourna sur ses pas.

1. Tierce : 9 heures du matin.

2. Outre : sac en peau dans lequel on transportait les liquides.

3. Vermeils : rouges vifs.

4. Je m'en tins pour fou : je considérerai que j'étais fou.

5. Des nues : du ciel.

6. Rasséréna : calma.

7. Vélocité : vitesse.

8. Vassal : (ici) terme utilisé par un chevalier pour s'adresser à un autre chevalier qu'il estime inférieur.

9. Dans les règles du combat chevaleresque, on commence par lancer un défi à son adversaire. (Voir « Enrichir son lexique » p. 274)

10. Vous enquérir du droit : vous renseigner sur les règles.

11. Je puis : je le peux.

12. Ces dégâts trop apparents.

13. Garant : preuve.

14. J'ai tout lieu de : j'ai de bonnes raisons pour.

15. Trêve : interruption dans un combat.

16. Écus : boucliers. (Voir « Enrichir son lexique » p. 274)

17. Monture : cheval.

18. Croupe : postérieur du cheval.

19. Dans les règles du combat, le chevalier vainqueur s'approprie le cheval du vaincu.